

XYZ. La revue de la nouvelle

La femme du conducteur de bestiaux

Henry Lawson et Jean-Marcel Morlat



Numéro 126, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81885ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lawson, H. & Morlat, J.-M. (2016). La femme du conducteur de bestiaux. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (126), 65–75.

La femme du conducteur de bestiaux

Henry Lawson

CONSTRUITE à partir de rondins, de planches épaisses et mal équarries et de *stringybark*¹, la cabane de deux pièces possède un sol de dalles fendues. La grande cuisine d'écorce se dressant à l'un des bouts est plus vaste que la maison elle-même, véranda comprise.

Tout n'est que bush alentour — un bush sans horizon, car la contrée est plate. Aucune chaîne de collines au loin. Le bush est composé de pommiers indigènes² pourris et rabougris. Nulle broussaille. Rien pour soulager l'œil si ce n'est le vert foncé de quelques filaos qui soupirent au-dessus de l'étroite rivière presque tarie. Trente kilomètres loin de tout signe de civilisation, un *shanty*³ sur la route principale.

Le conducteur de bestiaux, un ancien *squatter*⁴, est parti avec les moutons. Il a laissé sa femme et ses enfants seuls derrière.

Quatre enfants maigres et déguenillés jouent dans la maison. Soudainement, l'un d'entre eux hurle : « Un serpent ! Maman, il y a un serpent ! »

1. Il s'agit d'une espèce d'eucalyptus indigène dont l'écorce est épaisse et fibreuse, d'où son nom (littéralement, *écorce filandreuse*). Cette écorce était utilisée par les premiers pionniers pour construire les toitures et les murs de leurs cabanes. (Toutes les notes sont du traducteur.)
2. Ces pommiers indigènes [australianisme], nommés ainsi par les premiers colons européens en raison de leur ressemblance avec les pommiers qu'ils connaissaient, font partie du genre *Angophora* (le nom *Angophora* vient du grec *angos*, « qui porte », et *phora*, « jarre », ce qui fait référence à la forme du fruit), qui appartient à la famille des *Myrtaceae*.
3. Un *shanty* [australianisme] est un petit pub qui se trouve en milieu rural et qui est le plus fréquemment illégal ; un bouge, en quelque sorte.
4. Les *squatters* [australianisme] étaient les éleveurs de moutons qui partaient à la recherche de territoires inexploités, s'opposant ainsi aux cultivateurs sédentaires.

Basanée et décharnée, la broussarde se précipite hors de la cuisine, saisit son bébé par terre, le tient contre sa hanche gauche et tend la main pour prendre un bâton.

« Où est-il ? »

— Ici ! Il s'est fourré dans le tas de bois ! » hurle l'aîné, un garnement de onze ans aux traits anguleux. « Reste ici, maman ! Je vais me le faire. Recule ! Je vais l'attraper, cette maudite bestiole ! »

— Tommy, viens ici, sinon tu vas te faire mordre. Viens ici tout de suite lorsque je te parle, petit misérable ! »

L'enfant rapplique à contrecœur, portant un bâton plus gros que lui. Puis il hurle triomphalement : « Le voilà, sous la maison ! » et sort comme une flèche, le bâton levé. Au même moment, Alligator, le gros corniaud noir aux yeux jaunes, qui a montré un vif intérêt pour les événements, brise sa chaîne et se précipite sur le serpent. Cependant, il arrive une minute trop tard et son museau atteint la fente dans les dalles juste au moment où le bout de la queue du serpent disparaît. Presque au même instant, la massue s'abat sur le museau susmentionné en l'amochant. Alligator n'y prête que peu d'attention et se met à ébranler l'édifice. Après l'avoir maîtrisé tant bien que mal, la mère et l'aîné l'enchaînent, car ils ne peuvent pas se permettre de le perdre.

La femme du conducteur de bestiaux rassemble les enfants près de la niche du chien tandis qu'elle surveille le serpent. Elle prend deux écuelles de lait et les dépose près du mur afin de l'attirer dehors ; mais une heure passe et il n'a toujours pas montré le bout de son nez.

Le soleil est presque couché et une tempête s'annonce. Bien qu'il faille rentrer les enfants, elle refuse de le faire, car elle sait que le serpent s'y trouve et qu'il peut remonter par la fente du plancher rugueux à tout moment ; elle apporte donc plusieurs brassées de petit bois à l'intérieur de la cuisine, puis elle y fait venir les enfants. La cuisine est dépourvue de sol — ou plutôt il y a un sol en terre battue, ce qu'on appelle un « rez-de-chaussée » dans cette partie du bush. Il y a une

66 grosse table mal dégrossie au beau milieu. Elle y amène les

marmots — deux garçons et deux filles — et les fait monter dessus. Elle les fait dîner, puis, avant que la nuit ne tombe, pénètre à l'intérieur de la maison et saisit des oreillers, des draps et des couvertures, s'attendant à tomber sur le serpent à tout instant. Elle prépare un lit pour les enfants sur la table de cuisine, et s'assied à côté pour faire le guet toute la nuit.

Elle surveille le coin, une badine de bois vert posée tout près d'elle sur le vaisselier, ainsi que sa boîte à couture et un exemplaire du *Young Ladies' Journal*⁵. Le chien est maintenant rentré.

Tommy va se coucher, en protestant, mais promet de rester éveillé toute la nuit pour écraser ce maudit serpent.

Sa mère lui demande combien de fois elle lui a demandé de ne pas jurer.

Il a sa matraque avec lui sous le drap et les couvertures. Jacky proteste: «Maman! Tommy m'égratigne avec son bâton. Dis-lui de l'retirer.

— La ferme, petit ***! Tu veux t'faire mordre par le serpent?» réplique Tommy.

Jacky la boucle.

«Si tu t'fais mordre», dit Tommy après une pause, «tu vas gonfler et sentir, et tu vas aussi devenir tout bleu et tout vert et rouge jusqu'à ce que t'explores. Hein, maman?

— Bon, maintenant, arrête d'effrayer le petit. Va dormir», dit-elle.

Les deux cadets vont dormir, et de temps en temps Jacky se plaint d'être «serré». On lui fait davantage de place. À ce moment, Tommy dit: «Maman! Écoute ces *** de petits opossums. J'aimerais bien leur tordre leur maudit cou.»

Et Jacky proteste d'un air endormi.

«Mais elles ne nous blessent pas, ces saletés de bestioles!»

La mère: «Et voilà, je t'avais bien dit que Jacky reprendrait tes jurons.» Mais cette remarque la fait sourire. Jacky va se coucher. Tommy demande alors:

5. *The Young Ladies' Journal* (1864-1920) était un magazine dans lequel on pouvait lire des récits. On y trouvait aussi des publicités, des gravures de mode et diverses publicités qui ciblaient un public de jeunes filles.

« Maman ! Tu crois qu'ils vont exterminer ce *** de kangourou ?

— Seigneur ! Comment suis-je censée le savoir, mon petit ? Endors-toi.

— Tu me réveilleras si le serpent sort ?

— Oui. Va dormir. »

Minuit approche. Les enfants dorment tous à poings fermés et elle reste là assise et immobile, alternant lecture et couture. De temps en temps, elle jette un coup d'œil vers le sol et la cloison, et, chaque fois qu'elle perçoit un bruit, elle attrape le bâton. La tempête se rapproche, et le vent, s'engouffrant à travers le mur lézardé, menace de souffler la chandelle. Elle la place sur une partie abritée du vaisselier et dispose un journal afin de la protéger. À chaque éclair, les fentes entre les blocs de bois brillent comme de l'argent que l'on aurait astiqué. Le tonnerre gronde, et la pluie s'abat tel un torrent.

Alligator est étendu de tout son long par terre, les yeux tournés vers la cloison. Grâce à cela, elle sait que le serpent est là. Il y a de grandes fissures dans le mur qui s'ouvrent sous le sol de l'habitation.

Elle n'est pas peureuse, mais de récents événements ont ébranlé ses nerfs. Le jeune fils de son beau-frère s'est fait piquer par un serpent récemment, et il a succombé à cette morsure. De plus, elle n'a pas de nouvelles de son mari depuis six mois et elle se fait du souci pour lui.

Son mari était conducteur de bestiaux. Il a commencé à occuper ces terres avec leurs bêtes lorsqu'ils se sont mariés, mais la sécheresse de 18** l'a ruiné. Il a dû sacrifier le reste de son troupeau et reprendre le chemin des pistes avec l'intention de faire déménager sa famille dans la ville la plus proche à son retour. En attendant, son frère, qui tient un *shanty* sur la route principale, vient environ une fois par mois pour les vivres. La femme possède encore une ou deux vaches, un canasson et quelques moutons. Le beau-frère égorge l'une de ces bêtes à l'occasion, lui donne ce dont elle a besoin, et emporte le reste en échange d'autres victuailles.

La femme est habituée à vivre seule. Autrefois, elle a vécu de cette manière durant dix-huit mois. Jeune fille, comme tout le monde, elle avait bâti des châteaux en Espagne, mais tous ses espoirs et rêves d'enfant se sont volatilisés depuis longtemps. Elle trouve toute l'excitation et l'amusement dont elle a besoin dans le *Young Ladies' Journal* et, Dieu nous aide, prend du plaisir à consulter les gravures de mode.

Son époux est australien, tout comme elle. Il est négligent, mais ce n'est pas un mauvais mari. S'il en avait les moyens, il l'amènerait en ville et la traiterait comme une petite princesse. Ils ont l'habitude d'être séparés, elle tout du moins. « Nul besoin de se tracasser », assure-t-elle. Certes, il oublie parfois qu'il est marié, mais s'il a de bons gages à son retour, il lui en versera la majeure partie. À l'époque où il avait de l'argent, il l'a emmenée en ville plusieurs fois ; il a loué une cabine dans un wagon-lit et lui a offert les meilleurs hôtels. Il lui a aussi acheté un buggy, mais ils ont dû sacrifier cela avec tout le reste.

Les deux derniers enfants sont nés dans le bush, l'un pendant que son mari était en train d'amener un médecin ivre, de force, pour qu'il s'occupe d'elle. Elle était seule à cette occasion, et très faible. Elle était atteinte de fièvre. Elle avait prié pour que Dieu lui fasse parvenir de l'aide. Dieu lui avait envoyé Black Mary, la « gin⁶ » qui jouissait de la meilleure réputation dans tout le pays. Ou, du moins, Dieu envoya d'abord King Jimmy, puis il envoya Black Mary. King Jimmy fit passer sa face noire par le chambranle de la porte, étudia la situation d'un seul coup d'œil, et dit joyeusement : « D'accord, m'dame... J'amène ma bonne femme, elle est en bas près d'la rivière. »

L'un des enfants avait rendu l'âme lorsqu'elle était seule. Elle avait dû faire trente kilomètres à dos de cheval pour aller quérir de l'aide, son enfant mort dans les bras.

6. Femme ou épouse aborigène. Ce mot, qui est tiré de la langue aborigène Dharuk diyin, est maintenant considéré comme extrêmement péjoratif. Il faut bien sûr replacer cet usage langagier dans le contexte de la période coloniale.



Il doit être près d'une ou deux heures. Le feu se consume lentement. Alligator est allongé, la tête sur les pattes, et observe le mur. Ce n'est pas un très beau chien, et la lumière fait apparaître de multiples blessures anciennes là où le poil refuse de pousser. Il n'a peur de rien en ce bas monde. Il peut s'attaquer à un bœuf aussi bien qu'à une puce. Il déteste tous les autres chiens — sauf les lévriers — et éprouve une aversion particulière pour les amis ou les connaissances de la famille. Ces derniers rendent rarement visite, cependant. Il se fait parfois des amis parmi les étrangers. Il déteste les serpents, et en a occis de nombreux, mais un jour il se fera piquer et crèvera; la plupart des chiens du bush finissent ainsi.

De temps en temps, la broussarde pose son ouvrage, observe, écoute et réfléchit. Elle songe à sa propre vie, car il n'y a pas grand-chose d'autre à quoi penser.

La pluie va faire pousser l'herbe, et cela lui rappelle la fois où elle a combattu un feu de brousse, durant l'absence de son mari. L'herbe était haute et très sèche, le feu menaçait de la brûler vive. Elle avait enfilé le vieux pantalon de son mari et étouffé les flammes à l'aide d'une branche verte, jusqu'à ce que de grosses gouttes de transpiration noires de suie apparaissent sur son front et qu'elles dégoulinent le long de ses bras noircis. La vue de sa mère en pantalon avait grandement amusé Tommy, lequel s'était battu comme un beau diable à ses côtés, mais le bébé terrifié avait hurlé avec convoitise après sa «maman». Le feu aurait eu raison d'elle si quatre broussards pleins d'entrain n'étaient pas arrivés juste à temps. Tout le monde était déboussolé. Lorsqu'elle était venue reprendre le bébé, ce dernier avait hurlé et s'était débattu, pensant que sa mère était un «Noir⁷». Alligator, faisant plus confiance au sens de l'enfant qu'à son propre instinct, avait chargé furieusement et, étant vieux et légèrement sourd, dans son excitation n'avait tout d'abord pas

reconnu la voix de sa maîtresse, mais avait continué de s'accrocher à son pantalon en moleskine jusqu'à ce que Tommy l'étrangle à l'aide d'une sangle. La tristesse du chien d'avoir commis une telle bétise et son anxiété de faire savoir qu'il s'agissait d'une erreur étaient évidentes comme le nez au milieu de la figure. Cela avait été un moment splendide pour les garçons ; un jour mémorable, dont on parlerait et rirait durant de nombreuses années.

Elle pense à l'époque où il lui a fallu braver une inondation lors de l'absence de son mari. Trempée, elle avait dû demeurer des heures sous une pluie torrentielle afin de creuser une tranchée pour évacuer l'eau et protéger le barrage qui retenait la rivière. Mais elle n'avait pas pu le sauver. Il y a des choses qu'une femme du bush n'est pas en mesure d'accomplir. Le lendemain matin, le barrage avait lâché, et son cœur s'était presque brisé, car elle avait pensé à ce que son époux ressentirait lorsqu'il serait de retour et qu'il verrait le résultat d'années de labeur complètement anéanti. Elle avait alors pleuré.

Elle avait aussi fait face à une pleuropneumonie, administré des médicaments aux quelques bestiaux qui restaient et les avait saignés, puis elle avait de nouveau sangloté lorsque ses deux meilleures vaches avaient crevé.

Elle avait aussi défié un bœuf fou qui avait assiégé la maison pendant une journée. Elle avait fabriqué des balles et lui avait tiré dessus à travers les fissures à l'aide d'une vieille pétoire. Il était mort le matin. Elle l'avait écorché et avait obtenu dix-sept shillings et six pence pour la peau.

Elle se bat aussi contre les corneilles et les aigles qui ont des visées sur ses poulets. Son plan de campagne est très original : les enfants crient « corneilles, maman ! » et elle se précipite dehors, pointe un manche à balai sur les volatiles comme si c'était un pistolet et fait « bang ! » Les corneilles s'enfuient précipitamment ; elles sont rusées, mais une femme l'est encore plus.

De temps en temps, un broussard atteint de delirium tremens, ou un vagabond à l'air crapuleux, s'en vient et lui 71

fait une peur bleue. En général, elle dit à l'individu à l'air louche que son mari et ses deux fils sont en train de travailler au barrage en contrebas ou qu'ils sont dans l'enclos, car il demande toujours astucieusement après le patron.

Il y a à peine une semaine de cela, un chemineau à la mine patibulaire, après s'être assuré qu'il n'y avait pas d'hommes dans les alentours, a jeté son barda au sol sur la véranda et a exigé de la bouffe. Elle lui a donné de quoi se restaurer, puis il a exprimé son intention de rester pour la nuit. Le soleil se couchait alors. Elle a retiré une latte du sofa, relâché le chien, et défié l'inconnu, tenant la latte dans une main et le collier du chien dans l'autre. « Allez-vous-en maintenant ! » a-t-elle ordonné. Il les a regardés, elle et son chien, puis a répondu « d'accord, m'dame » en grinçant des dents, ensuite il a décampé. C'était une femme à l'air déterminé, et Alligator, de ses yeux jaunes, lui avait lancé un regard furieux ; de plus, l'appareil manducateur du chien ressemble fortement à celui du reptile dont il porte le nom.

Elle a peu de plaisirs auxquels penser lorsqu'elle est assise, seule, au coin du feu, aux aguets face à un serpent. Pour elle, toutes les journées se ressemblent, mais le dimanche après-midi elle s'habille, nettoie les enfants, pomponne bébé, et s'en va faire une marche solitaire le long de la piste, poussant un vieux landau devant elle. Il en va ainsi tous les dimanches. Elle prend autant de soin à se faire élégante et à bien habiller les enfants que si elle devait faire une tournée dans les beaux quartiers. Il n'y a rien à voir, cependant, pas âme qui vive. Vous pourriez faire vingt kilomètres sur cette piste sans être capable de fixer un point dans votre esprit, à moins d'être un broussard. C'est à cause de l'éternelle et exaspérante ressemblance de ces arbres rachitiques, cette monotonie qui donne à l'homme l'envie de s'évader et de voyager aussi loin que les trains puissent mener, et de prendre le large pour aller aussi loin que les navires puissent voguer, et plus loin encore.

Mais cette femme du bush est habituée à cette solitude. Jeune mariée, elle la détestait, mais à présent elle se sentirait

Elle est heureuse lorsque son mari est de retour, mais elle ne se répand pas en effusions et n'en fait pas toute une histoire. Elle lui donne quelque bon mets et arrange les enfants.

Elle semble satisfaite de son sort. Elle adore ses enfants, mais n'a nullement le temps de le montrer. Elle semble sévère envers eux. Son cadre est peu propice au développement de l'aspect « féminin » ou sentimental de sa nature.



Ce doit être presque le matin, mais l'horloge se trouve dans l'habitation. Sa chandelle est presque consumée; elle a oublié qu'elle était à court de bougies. Il va falloir rentrer du bois pour maintenir le feu. Elle enferme donc le chien et se presse vers le tas de bois. Le ciel s'est dégagé. Elle saisit un bout de bois, tire dessus et... bloum ! toute la pile s'effondre.

Hier, elle a marchandé avec un vagabond noir pour qu'il lui apporte du bois, et pendant qu'il était à l'ouvrage elle est partie à la recherche d'une vache égarée. Elle s'est absentée environ une heure, et l'aborigène a fait bon usage de son temps. À son retour, elle a été fort étonnée de voir un bon tas de bois près de la cheminée, à un tel point qu'elle lui a donné une ration supplémentaire de tabac et l'a félicité de ne pas être fainéant. Il l'a remerciée et s'en est allé la tête haute en plastronnant. Bien que ce fût le dernier de sa tribu et qu'il fût roi, il avait bâti ce tas de bois.

Elle est blessée maintenant, des larmes jaillissent de ses yeux au moment où elle reprend sa place à table. Elle attrape un mouchoir pour sécher ses larmes, mais au lieu de cela elle se fourre ses doigts nus dans les yeux. Le mouchoir est rempli de trous, elle découvre qu'elle a fait passer son pouce à travers l'un d'entre eux et son index à travers un autre.

Cela la fait rire, à la surprise du chien. Elle a un sens extrêmement développé du ridicule et, un de ces jours, elle fera rire les broussards en racontant cette histoire.

Elle s'est déjà amusée comme cela auparavant. Un jour, elle s'était assise pour « chialer », le vieux matou s'était frotté 73

contre sa robe et avait lui aussi « versé sa larme ». Ensuite, elle avait dû en rire.



Cela doit être presque l'aube. La pièce est renfermée et étouffante, à cause du feu. Alligator observe toujours le mur de temps à autre. Soudainement, il devient très intéressé ; il se rapproche de quelques centimètres de la cloison, un frisson parcourt son corps. Le poil sur l'arrière de son cou commence à se hérissier et une lueur batailleuse s'éveille dans ses yeux jaunes. Elle sait ce que cela veut dire ; elle saisit son bâton. En bas de l'une des cloisons se trouve une énorme fissure. Une paire maléfique de petits yeux brillants, telles des perles, scintille à l'un de ces trous. Le serpent — noir — sort lentement, à environ trente centimètres, et bouge sa tête de haut en bas. Le chien est toujours couché, la femme reste assise, comme fascinée. Le serpent s'avance de trente centimètres supplémentaires. Elle lève son bâton. Le reptile, comme tout à coup conscient du danger, fourre sa tête à l'intérieur de la fissure de l'autre côté de la dalle et se dépêche de recroqueviller sa queue derrière lui. Alligator bondit, sa mâchoire se ferme d'un coup sec. Il manque son coup, car son mufler est gros et le corps du serpent est incurvé dans l'angle formé par les cloisons et le sol. De nouveau, il essaie de mordre, tandis que la queue revient à proximité. Il tient le serpent maintenant et le tire sur quarante centimètres. Boum ! Boum ! la femme martèle le sol à l'aide de son bâton. Alligator tire de nouveau. Boum ! Boum ! Alligator tire de nouveau et fait sortir le serpent, une brute noire d'un mètre cinquante. Sa tête se lève, prête à s'élancer, mais le chien tient l'ennemi par le cou. C'est un gros chien lourd mais aussi rapide qu'un terrier. Il secoue le serpent comme s'il ressentait la malédiction originelle en commun avec le genre humain. L'aîné se réveille, saisit son bâton et tente de sortir du lit, mais sa mère l'y retient d'une poigne d'acier.

74 Boum ! Boum !... Le dos du serpent est brisé à plusieurs

endroits. Boum ! Boum !... Sa tête est écrasée, et la truffe d'Alligator de nouveau égratignée.

Elle soulève le reptile mutilé du bout de son bâton, pour aller le jeter dans le feu, puis elle entasse du bois et regarde le serpent brûler. Le garçon et le chien le regardent aussi. Elle pose la main sur la tête du chien, et toute la lueur de violence et de colère s'évanouit dans les yeux jaunes. Les petits sont apaisés et se rendorment peu de temps après. Le garçon aux jambes sales reste debout un moment, en chemise, observant le feu. Puis il lève les yeux vers elle, remarque les larmes dans ses yeux et, jetant ses bras autour de son cou, s'exclame : « Maman, jamais j' deviendrai conducteur de bestiaux ; plutôt être maudit ! » Sur quoi elle le serre dans ses bras, le tenant contre sa poitrine tombante, l'embrasse ; et ils restent assis ainsi tandis que la lumière blafarde du jour point sur le bush.

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Jean-Marcel Morlat*